

## Sécuriser, c'est surtout

### ne pas abattre leur premier éléphant à leur place ...

...mais leur permettre d'assumer eux-mêmes les conséquences de leurs actes.

Les enfants souffrant de Troubles de l'Attachement n'ont pas ce qu'on appelle de « sécurité interne ». Notre travail de parents, (comme celui des professionnels de l'enfance) consiste alors, non à essayer de réguler les comportements qui en découlent mais à essayer de construire cette sécurité interne qui leur permettra de réguler eux-mêmes leurs comportements.

C'est quoi au juste cette sécurité interne ? C'est la capacité pour le petit enfant de sentir qu'il est dans de bons bras, que ses besoins seront assurés et qu'il peut faire confiance en ceux qui s'occupent de lui, ses parents en général. Cette confiance de base s'intériorisera en grandissant pour le rendre « sûr de lui », sûr de qui il est et de ses possibilités, avec ce sentiment d'être toujours entouré, de porter ses parents en lui, même quand il sera devenu vieux et que ses parents auront disparu, et donc d'y puiser sa force toute sa vie.

Cette sécurité interne est tout autre chose que la sûreté, l'absence de risque.

Didier Robin dans sa conférence : « Le sécuritaire apporte-t-il la sécurité ? » (\*) explique bien la distinction entre sûreté et sécurité.

La sûreté est quelque chose d'objectif : « ce bâtiment est sûr, il ne peut s'effondrer, j'y suis en sûreté ».

La sécurité est une notion subjective : « Je me sens en sécurité dans ce 4x4 », oubliant qu'en cas d'accident, la rigidité du 4x4 ne lui permettra pas d'absorber une partie du choc qui passera intégralement dans mon corps, alors qu'une voiture plus modeste en se contractant aurait amorti le choc, avec des dégâts moindre pour ses occupants.

Dans beaucoup de situations actuelles de jeunes adultes souffrant de Troubles de l'Attachement depuis leur petite enfance, les parents affolés, souvent désespérés – ils luttent depuis tant d'années – essayent malgré tout de faire au mieux pour leur enfant. Souvent, ils continuent à assurer sa sûreté avec beaucoup de courage et les meilleures intentions du monde, mais aux dépens de la construction de la sécurité interne de leur enfant. Notre instinct parental nous y pousse. Nous croyons bien faire. On ne peut quand même pas le laisser dans cette grosse difficulté, dans ces dangers ! La société essaye de nous contraindre à prendre en charge des solutions immédiates. Et nous voudrions tellement y croire ! Si nous lui apportons encore cette aide, il finira par comprendre !

Il ne se passe pas de semaine sans qu'une nouvelle famille d'un jeune dans une telle situation ne nous appelle.

Que faut-il faire ? Nous ne pouvons quand même pas le laisser tomber ?

Il est difficile de comprendre, dans des situations aussi graves que celles que vivent nos enfants, que continuer à assurer leurs besoins, leur sûreté, est la plus sûre façon de les laisser tomber, de ne pas les sécuriser.

C'est difficile d'être parent. C'est extrêmement difficile d'être parent d'un jeune qui souffre de troubles de l'attachement. Et toute la première question est : quel est le bon endroit où affronter cette difficulté ? Assumer à leur place, si difficile que cela soit, reste une attitude gratifiante qui nous renvoie l'image de parents qui font le maximum pour leur enfant. Et la société nous reconnaîtra seulement un peu là-dedans. En nous plaignant ou en nous méprisant, c'est selon.

Mais être parents c'est d'abord apprendre à nos enfants à assumer les conséquences de leurs actes. Leur apprendre et les y contraindre dans les faits. Et c'est là qu'est la vraie difficulté pas du tout reconnue par la société : « ces parents exagèrent, ils sont trop durs » ; pas gratifiante pour nous : notre enfant souffre, il doit affronter de grandes difficultés et pour éviter d'affronter la situation, il préfère souvent **nous** affronter dans des échanges violents et humiliants : « tu m'abandonnes, c'est quoi des parents pareils ? »

Etre parents, ce n'est pas leur dire qu'on les aime et qu'on va s'occuper d'eux et tout faire à leur place. Nous l'avons fait quand ils étaient bébés et tout petits. C'était le bon moment. Il y a longtemps de cela. Pour la majorité des enfants, c'est cela qui construit la sécurité interne. Pour les nôtres, des événements que nous ne maîtrisons pas ont empêché ce processus naturel. Il faut donc trouver d'autres moyens pour y arriver. Cela prend beaucoup plus de temps, et demande beaucoup plus de fermeté de notre part. C'est là qu'est la difficulté sur laquelle il faut porter notre effort.

Dans l'édito de décembre dernier, je faisais une liste - pas exhaustive d'ailleurs - de beaucoup de situations vécues par les enfants des parents de l'association. Il y a une autre liste importante à faire : celle de tout ce que certains parents assument à la place de leurs enfants.

- les premiers larcins, que les voisins ou la famille ne veulent pas dénoncer, parce que c'est votre enfant et que **vous rembourseriez**. Il s'installe dans le vol.

- les cours particuliers, parce qu'il est tellement intelligent et s'il ne fait rien à l'école, il y a sûrement autre chose. On va l'aider. Lui, continue d'échouer mais on s'accroche.

- et puis juste le petit effort pour obtenir ce qu'il veut au bon moment : la play-station 3. C'était cher, mais comme il montrait de la bonne volonté, on a voulu l'encourager. Patatra, ce n'était qu'un effort utilitaire, mais qui montrait pourtant qu'il est capable de gros efforts. Ce n'est pas un handicapé.

- il y les pys qu'on consomme dans toutes leurs variétés. Et les institutions : oui, mais les meilleures.

Tant qu'on donne, on croit qu'on est dans la bonne voie. On est même un petit peu reconnus comme parents. Parfois.

L'adolescence amène des errances plus sérieuses encore, des délits pour beaucoup. Nous les recherchons dans toutes leurs errances. Nous alertons les autorités, nous supplions ! Des fugues d'adolescents, il n'y a que les parents pour prendre ça au tragique. Les autorités, elles, ont l'habitude. Et nos enfants ? Qu'est-ce qu'on leur veut ? Ils ne fuguent pas, ils vont où ils veulent. C'est différent. C'est ce qu'ils nous disent.

D'errances en petits délits, de décrochage scolaire en plus gros délits et essais de drogues, beaucoup se retrouvent devant les juges de la jeunesse et en IPPJ(\*). Et là, ce sont les juges de la jeunesse qui nous accusent et nous disent qu'il faut les comprendre, que cela va s'arranger et qui continuent à mettre dans la tête de nos enfants que **nous** sommes responsables de **leurs** actes et que c'est donc à nous de les assumer. Jusqu'au jour où toutes fuites épuisées, nos enfants, adultes se trouvent enfin devant des réalités parfois tragiques.

Huissiers, prisons, pas de logement, pas de formation, pas de mutuelle, pas d'assurance d'aucune sorte, ennuis judiciaires et aucun revenu pour affronter tout cela.

Les parents continuent : « c'est notre enfant : si nous le logions ? ou si nous lui payions un logement ? Mais avec quel argent ? Nous allons au moins mettre sa mutuelle en ordre, lui payer un bon avocat. Nous allons....Un jour nous ne serons plus là et nos enfants, adultes seront seuls. D'où tomberont-ils alors, que deviendront-ils ?

### **Est-ce vraiment tout leur donner que tout leur donner ?**

Leur donner les moyens de sûreté n'est-ce pas, avec les meilleures intentions du monde, assurer « **notre sécurité** », cette notion subjective qui nous met en paix avec nous-mêmes et nous fait tenir debout. Mais ici, aux dépens de la leur à construire.

Il est fondamental pour nos enfants de reprendre notre courage et de l'utiliser d'une autre façon. Bien sûr nous aurons la société à dos : « ces parents sont trop durs, ils n'ont vraiment pas de cœur ! ». Tant pis, nous n'avons pas le choix. Un jour, nos enfants auront 40, 50 ans **et nous ne serons plus là**. Imaginons un seul instant ce qu'ils deviendront si d'ici-là, ils n'ont pas appris à assumer seuls, les conséquences de leurs actes. S'ils n'ont pas appris à se contenir pour décider de choix qui leur conviennent mieux que ceux qu'ils prennent maintenant.

S'ils n'ont pas appris à le faire, au moins auront-ils appris à se débrouiller dans ce monde, sans nous, en mesurant les risques qu'ils prennent. Cela, nous leur devons.

Certains pourraient croire que ce texte est une critique. C'est juste une réflexion dans laquelle je m'implique aussi. Comme toujours. C'est le sens de notre travail d'association. Tous les parents qui s'adressent à PETALES sont des parents courageux qui ont pris leur rôle de parents au sérieux, qui ont mis correctement les limites nécessaires, contenant. Mais, découvrant la fragilité et la complexité de leur enfant, beaucoup se sont acharnés à leur donner « de nouvelles chances » parce que la prochaine fois, il pourrait comprendre. En général, les éducateurs, psychologues et magistrats vont bien plus loin que nous là-dedans. Ces pauvres enfants n'ont sûrement pas les parents adéquats. Donnons-leur encore une chance.

Je me suis souvent demandé : où est-il écrit dans la loi que ceux qui n'ont pas de chance ont le droit de mal se comporter et de commettre des délits ? Nulle part bien sûr, et à l'âge adulte, cette notion disparaît et tant pis pour les jeunes qui y ont cru, les nôtres. La réalité leur tombe alors dessus. Souvent tragique. Ce n'est pas par hasard si beaucoup de nos jeunes adultes se retrouvent maintenant aux prises avec la justice.

Ils étaient jeunes adolescents quand les premiers parents ont constitué PETALES, il y a 9 ans. Ils sont adultes maintenant. Et maintenant, et maintenant seulement, la société leur demande des comptes. Leurs parents appelaient au secours, souvent depuis leur petite enfance, depuis 20 ans et même parfois plus.

Leurs parents se sont remis en question, quoi qu'en pensent encore certains, ont appelé à l'aide tous les professionnels et les institutions existantes. Mais, à part nous, personne n'a voulu mettre nos enfants devant les conséquences de leurs actes et les leur faire assumer. Les parents, devant ce défi terrible que sont les troubles de l'attachement, ne peuvent pas réussir seuls. Il faut être ensemble, parents et société pour former le contenant de ces enfants blessés.

Je n'ai jamais entendu parler d'un juge de la jeunesse qui obligeait un jeune à travailler jusqu'à ce qu'il ait remboursé ses vols. Malgré la demande des parents. De plus, les vols commis à la maison ne sont pas considérés. « Il n'y a pas de vol entre parents et enfants » dirait la loi. Nos enfants se reconnaissent donc le droit de prendre et de vendre tout ce qui nous appartient. Et beaucoup le font ! Sans la moindre réaction des magistrats.

J'ai par contre, entendu présenter comme circonstance atténuante pour des actes de violences graves, le fait qu'une adolescente écrive de beaux poèmes et dessine bien dans l'institution où elle était placée.

Depuis quand des capacités artistiques autoriseraient-elles des actes de violences ? D'autre part, des efforts de reconstruction, s'ils doivent être reconnus, n'annulent pas les dommages infligés à d'autres.

Ce sont tous ces messages, et bien d'autres aussi erronés, qui sont transmis à nos enfants depuis qu'ils sont tout petits. Comment pourraient-ils trouver une quelconque cohérence là-dedans ? Nulle part, une barrière ne dit : « tu n'iras pas plus loin, nous t'en empêcherons et tu vas assumer ce que tu viens de faire ».

C'est pourtant cela le contenant nécessaire et celui-là doit être construit dès le début de la petite enfance. Si certains événements l'ont empêché, la cohérence de la société devient encore plus nécessaire à cette construction commune. C'est ce contenant qui est constitutif de la sécurité interne. « La barrière est bien solide, je ne peux pas me jeter dans le vide ni faire une grosse bêtise. Je suis contenu ».

C'est terrible de dire à son enfant devenu adulte : « tu ne rentreras pas à la maison de tes parents avec un bracelet électronique . La prison, c'est la conséquence de tes actes, c'est ton choix, pas le nôtre, c'est donc toi qui l'assume ! » . Oui, mais la prison c'est l'école du crime ! C'est vrai et nos enfants nous le répètent, et la société nous le répète. Les actes qui l'y ont mené, c'étaient donc de mauvais choix. Nous sommes d'accord, la prochaine fois, il en fera de meilleurs. C'est à lui d'en décider. Mais le choix qu'il a fait, nous le respecterons. C'est lui qui en changera ou pas. Et si les parents le tirent encore de là, il y retournera sûrement très vite et pour des faits plus graves.

« Non, nous ne te paierons pas ta mutuelle, à toi de mettre tes papiers en ordre. Il y a des assistants sociaux dans les CPAS pour t'aider à cela. »

« Non, nous ne paierons pas tes dettes. Nous ne t'avons pas appris à vivre à crédit. C'est ton choix. Il y a des médiateurs de dettes pour t'aider à en sortir. Si tu le veux. Nous pourrions t'aider à établir ton budget si tu acceptes cette aide. Et nous nous protégeons de tes dettes en te faisant rayer de notre domicile. »

« Non, nous ne te logeons plus après les violences graves que tu viens de commettre à la maison. Tu as causé des dégâts, tu as tout cassé, tu as osé porter la main sur tes frères, tes sœurs, tu as agressé tes parents. Tu n'iras pas plus loin, tu ne rentres plus. »

Il fait froid ? C'est l'hiver ? Il y a des adresses de refuges. La violence, c'est son choix, ce n'est pas ce qu'il a reçu de ses parents. Il avait une chambre bien chauffée avec tout le nécessaire. Il était nourri, entouré, aimé. Il refuse et démolit tout cela. Si nous ne tenons pas compte de ce choix : démolir ce qu'il avait reçu, **c'est comme si nous ne tenions pas compte de lui.** Il démolit ce qu'il a reçu. C'est l'expression de son problème. Nous devons l'acter. Arrêtons de lui donner de quoi démolir. Peut-être un jour, découvrira-t-il vraiment ce qu'il avait reçu et pourra-t-il l'apprécier.

Savoir clairement que nous ne les tirerons plus des mauvais pas où ils se mettent leur donne une force supplémentaire, une solidité, un début de contenant, de sécurité interne. Notre refus d'accomplir ces actes difficiles à leur place est un acte parental important. Une preuve de confiance aussi.

Ils doivent passer par ces épreuves qui les constitueront et ils en sont capables. Ce sont des rituels de passage essentiels.

Nos enfants ne doivent plus sauter sur le feu, ni abattre leur premier éléphant pour devenir des hommes, ou des femmes. Ils doivent affronter la ville, le marché de l'emploi, les factures à payer, les examens, les logements précaires, la solitude, la police, les magistrats. C'est aussi difficile et dangereux qu'un éléphant à abattre. Mais pas plus.

Permettons-leur de l'affronter. Ayons ce courage même si tout le monde nous juge trop durs.

Construire la sécurité interne, c'est bien autre chose qu'assurer à leur place. Pour nous aussi, c'est plus difficile. Mais c'est essentiel.

Bernadette Nicolas  
Janvier 2010

## Tolérance zéro – échec intolérable

Quand en 1944, John Bowlby écrivait un premier texte intitulé : « 44 jeunes voleurs »<sup>(1)</sup> qui allait devenir fondateur de la théorie de l'attachement, il ne se doutait sûrement pas que 66 ans plus tard, les Etats organiseraient toujours les soins aux jeunes enfants comme si aucune connaissance n'existait sur le lien entre les carences maternelles, les soins apportés aux tout petits et les risques de délinquance.

Ce texte, que je n'ai encore trouvé nulle part en français est pourtant abondamment cité dans tous les livres et travaux de toutes langues - français compris - qui parlent de la petite enfance et de l'importance dès le premier âge d'une relation sécurisante pour permettre à l'adolescence et à l'âge adulte une socialisation possible et responsable.

John Bowlby a commencé son travail de recherche en observant les jeunes délinquants, il a poursuivi son travail en observant les enfants séparés par la guerre et tous ses dangers, les enfants du blitz londonien dont parle abondamment Winnicott dans « les enfants et la guerre »<sup>(2)</sup>, ceux dont parle aussi Jenny Aubry dans « Psychanalyse des enfants séparés »<sup>(3)</sup>. De tous ces travaux, et de bien d'autres, est née la théorie de l'attachement. C'était il y a plus de 60 ans.

Alors, on s'étonne : pourquoi attendre que les jeunes aient 13, 14 ou 20 ans pour prendre des mesures - répressives cette fois - alors que les bonnes mesures de protection de ces mêmes jeunes n'ont pas été prises 13, 14 ou 20 ans plus tôt ? Mais qui sont donc ces décideurs et quelle formation ont-ils pour seulement répondre aux conséquences de leur indigence en enfermant les enfants qui n'ont pas reçu l'encadrement adéquat quand ils étaient petits ? Deux fois punis, deux fois exclus par l'incompétence des adultes !

« Il manque des places en IPPJ »<sup>(4)</sup>, « il ne peut y avoir de zone de non-droit à Bruxelles ». Les instances se réunissent, ministres et directeurs de toutes les institutions possibles. Sous la poussée médiatique réveillée à chaque fait divers (ce qui est un indice du niveau de conscience responsable des décideurs), ils travaillent sur les résultats du problème, jamais sur ses causes. On loue des prisons aux Pays-Bas, on discute pour augmenter le nombre de places dans les centres ouverts ou fermés pour jeunes, mais des outils pour que ces jeunes aillent bien, il n'en est même pas question. Il n'y aura donc jamais assez de places dans les IPPJ, même en les augmentant régulièrement puisque le problème de base n'est même pas abordé. **On engage des policiers alors qu'il manque d'éducateurs bien formés et que tous les intervenants de la toute petite enfance ne sont ni suffisants ni bien formés.**

Conséquence : quoi qu'on fasse, il n'y aura jamais assez de policiers et le problème ne fera qu'augmenter jusqu'à ce que nous ayons enfermé à peu près toute la génération de nos enfants !

Mais qui sommes-nous pour être ainsi incapables d'autres perspectives de vie pour nos descendants ?

Ce ne sont pas des policiers ni des prisons en plus qu'il faut, ce sont des instituteurs mieux formés aux troubles de l'apprentissage ; des éducateurs, des puéricultrices, des sages femmes, tous bien formés à la construction de l'attachement et de la sécurité interne ; ce sont des personnes encadrant la scolarité dans toutes les difficultés rencontrées pour aider chaque enfant à bien intégrer, sans danger, les apprentissages et par là, à s'intégrer dans une société où il se sent bien, contenu, protégé, accepté et bientôt membre actif.

**Bien contenu**, cela lui permettra de n'être jamais enfermé. Bien contenu, cela lui permettra l'autonomie et la liberté. Cette contenance est une protection nécessaire au moment où à l'intérieur de l'enfant, de son corps, de son psychisme, de ses connaissances, s'élabore le futur adulte qu'il sera.

Notre pays est riche de beaucoup d'institutions. Ce n'est pas pour autant qu'il en ait créé les bonnes. Le manque total de qualification de nos décideurs en ce qui concerne les besoins de l'enfance nous amène à cette situation invraisemblable qui fait que pour contenir les jeunes qui débordent parce qu'ils n'ont pas été correctement contenus dans l'enfance, nous ne trouvons rien de mieux que de les enfermer tous, sans le moindre espoir que les choses aillent mieux pour ceux qui leur succéderont. Rien n'est mis en place pour cela.

« No future » disent-ils ? Ne serait-ce pas plutôt notre génération qui leur refuse un futur, auquel beaucoup d'entre-nous ne croient pas eux-mêmes, en ne leur donnant pas ce à quoi ils ont droit pour construire leur futur à eux ?

Pour nous, Parents d'Enfants présentant des Troubles de l'Attachement, cette situation est intolérable. L'effort à fournir doit être placé au bon endroit. Dans **la prévention et non dans la répression**. Il y aura alors bien trop de places en IPPJ et dans tous les centres fermés qu'on invente à tour de bras.

**La répression, ce n'est jamais que le constat d'échec d'une société face à ceux qu'elle avait pour mission de protéger, d'éduquer, d'amener à la socialisation et l'autonomie.**

Ce constat d'échec, nous le refusons, parce que ces enfants sont les nôtres. Notre effort portera donc à rappeler à nos décideurs que conduire une société c'est d'abord se préoccuper de la construction de ses plus jeunes membres, notre futur à nous, et que des montagnes de prisons et de centres fermés, ni toutes les tolérances zéro du monde ne construiront jamais une société humaine.

Par contre, un gros effort fourni en amont, par un encadrement soutenant des parents dès la naissance de ces petits, un temps suffisant donné à ces parents pour qu'ils puissent, en dehors de leurs obligations professionnelles et en toute sérénité, entrer en relation profonde, sécurisante, parentale donc, avec leurs enfants, cela oui, donnerait l'espoir de ne plus devoir louer de prisons aux Pays-Bas, ni d'augmenter les places « d'urgence » en IPPJ.

Ce n'est pas dans l'air du temps. Non, les parents doivent courir pour être plus compétitifs, pour conserver des emplois de plus en plus remis en questions. Comment être le cadre sécurisant d'un enfant quand on est harcelé par un travail toujours plus exigeant et toujours plus incertain. Les parents doivent s'adapter et, par là, obligent leurs enfants à s'adapter au lieu de les contenir, de les sécuriser. Nous reparlerons de ces adaptations traumatiques même si elles ont l'air d'être bien vécues par les petits.

Alors, évidemment, c'est plus facile - et électoralement plus payant - d'instituer des tolérances zéro, des cellules en Hollande et de multiplier les places en IPPJ. C'est plus facile que de revoir l'organisation sociale en profondeur qui rende aux enfants des parents disponibles, des intervenants de l'enfance bien formés et en nombre suffisant. C'est plus facile, mais jusqu'à quand ? Et à quel prix pour l'avenir de nos enfants ?

Voulons-nous vraiment devenir la génération que l'Histoire retiendra pour celle qui a inventé comme seul moyen éducatif, l'enfermement de ses enfants ?

Bernadette Nicolas  
Février 2010

## La face cachée de nos peurs

Notre assemblée générale annuelle a eu lieu ce samedi 17 avril à Namur dans cette salle du couvent des Sœurs de la Charité où, il y a un peu plus de 9 ans, nous avons fondé notre association, inventant ensemble son joli nom de PETALES qui résumait les objectifs que nous nous fixions de Parents d'Enfants présentant de Troubles de l'Attachement, Ligue d'Entraide et de Soutien. Nous y avons en même temps imaginé notre logo : la fleur de myosotis bleu dont un pétale se détache sans tomber. Tout un symbole ! Et depuis, beaucoup de souvenirs communs à partager. Notre Assemblée Générale, c'est le moment pour ceux qui se sentent partie prenante de l'association de se retrouver pour en évaluer les actions et discuter les futurs objectifs. C'est aussi le moment de rencontrer des parents d'autres régionales et d'échanger avec ceux d'entre eux que nous rencontrons moins souvent.

Pour introduire ces échanges, nous avons regardé ensemble un documentaire fort intéressant paru sur ARTE le 29 janvier 2010 à 22 h05 : **La face cachée de la peur** d'Enrico Cerasuolo et Sergio Ferguacchino (1)

Le sujet nous concerne tous, tous les humains. Il concerne encore bien plus ceux qui sont confrontés à un attachement insecure, qu'ils en souffrent eux-mêmes ou, comme pour nous, qu'un de leur enfant en souffre.

La peur. Celle de nos enfants. Et puis la nôtre, les nôtres. Des mondes à découvrir et à comprendre pour qu'ils ne brouillent pas les chemins de la relation entre eux et nous et ne les privent pas de ce fait de ce fabuleux moyen d'organisation et de développement psychique qu'est la confiance profonde, en toute sécurité en leurs parents : ce fameux **attachement secure**.

Leur peur à eux, nos enfants insecure, c'est avant tout la peur de la rupture, la peur d'être lâchés par ceux qui doivent assurer leur sécurité. Cette peur n'est pas nécessairement rationnelle, ni consciente. Elle s'est inscrite en eux à un moment de leur vie où ils se sont **sentis** lâchés, perdus, en danger, qu'ils l'aient été réellement ou qu'ils aient simplement perçu la situation comme telle.

La peur du lien, celui qui peut se rompre entraînant un désarroi insurmontable, s'est inscrite en eux. Elle fait partie de leur constitution. Bien plus, souvent même elle les constitue. S'obstiner à vouloir les en débarrasser revient alors à les menacer de destruction. Et on s'étonnera qu'ils s'en défendent par tous les troubles du comportement possibles ! Les aider, cela demande beaucoup de réflexion sur le « comment » et beaucoup de délicatesse dans les gestes à poser.

Mais nous, face à eux, qui sommes nous ? Nous avons aussi nos peurs enfouies que la situation de nos enfants réactive. Dans le documentaire que nous venions de regarder il était bien rappelé, schémas du cerveau à l'appui, comment les gens qui ont été souvent confrontés à la peur sont plus fragiles et réagissent plus vite à un nouveau stress. Et qui n'a pas de peurs passées, de peurs d'enfance pas encore digérées ?

Pour être parent contenant, sécurisant, il faut pouvoir accueillir, contenir, la peur souvent bien cachée de nos enfants. Mais nous n'avons comme matériau que nos propres psychismes. Et nos psychismes décodent aussi le monde au travers de nos peurs passées.

Pour aider et contenir nos enfants sans que cette aide ne soit perçue par eux comme une agression dont ils vont devoir se défendre, nous n'avons donc d'autre choix que de travailler sur nos peurs enfouies, qui n'ont pour la plupart plus de raison d'être dans le présent mais qui conditionnent toujours nos perceptions des événements de la vie - donc aussi notre regard sur nos enfants - et qui renforcent les peurs de ceux construits sur un attachement insecure.

Nous devenons, selon les termes du professeur Avi Sagi-Schwartz, des parents « effrayés et effrayants » (2)

Nos paniques devant nos enfants en difficultés cachent aussi nos propres peurs enfouies. Pas uniquement entendons-nous bien, il y a des raisons réelles de craintes devant les troubles de l'attachement. Les problèmes de nos enfants insecure ne viennent généralement pas de nos peurs. Mais il est impossible d'accueillir les leurs si nous ne nous débarrassons pas des nôtres. Sinon, elles se mélangent et nous ne pouvons plus sécuriser. Permettre un lien solide mais souple qui corresponde à leur besoin de sécurité interne exacerbé par leur histoire passée, c'est cela que peut apporter un travail sur nos propres peurs enfouies. Nos peurs d'enfants oubliées, mais qui nous déterminent toujours.

Les parents réfléchissaient sur ce documentaire qui nous interpellait tous. La mémoire de la peur y était expliquée par des schémas de connexions neuronales qui, sollicitées de façon répétitives, se trouvaient de nouveaux chemins, de nouveaux circuits de connexions pour installer dans notre

cerveau le mode de compréhension du monde qui nous est propre à chacun. Unique pour chaque personne.

C'est cela qui fait que ce qui semble naturel pour l'un peut être totalement incongru pour un autre. Ce qui semble bienfaisant pour l'un peut être menaçant pour d'autres. Nous comprenons enfin pourquoi deux personnes intelligentes peuvent devant une même situation, raisonner et faire des analyses totalement opposées. C'est cela qui fait que chaque personne est unique et que... l'Autre est vraiment Autre.

Un papa remarquait à quel point les découvertes actuelles des neurosciences ne nous apprenaient rien mais venaient plutôt confirmer scientifiquement, presque matériellement, ce que les études psychologiques et l'observation du comportement humain nous avaient appris depuis longtemps.

Cette confirmation est importante. Elle vient expliquer, « imagerie médicale » à l'appui, ce qui pouvait être mis en doute et considéré comme des « élucubrations de psys. »

Pour un certain nombre de parents, c'est la marque d'un espoir. Car si les événements peuvent transformer l'anatomie du cerveau, lui fournir, comme c'est le cas dans l'attachement insécure, des armes de protection contre un monde dangereux, d'autres événements pourraient à nouveau transformer le cerveau et le débarrasser de ces armes devenues inadéquates. Pour cela, ils doivent se répéter suffisamment et donner un sens aux événements qui ont permis leur élaboration.

Certaines psychothérapies peuvent être ce genre d'événement réparateur. La plasticité du cerveau, si elle se réduit fortement à l'âge adulte, garde néanmoins des possibilités bien plus grandes qu'on l'imaginait. Il n'en reste pas moins que la plasticité du cerveau d'un enfant est bien plus grande et que donc les thérapies pour les tout petits et avant cela la prévention restent les premiers moyens à mettre en œuvre.

Pour d'autres parents, cette plasticité reste théorique avec les moyens thérapeutiques actuels et si intéressante soit-elle, elle ne pourra pas souvent, dans la réalité actuelle, aider nos enfants à se construire. Il nous faut donc simplement apprendre à les accepter tels qu'ils sont dans toutes leurs dérives, si cela est possible et si la société nous le permet.

Nous sommes bien devant des questions, des défis et nous les percevons tous à travers nos propres psychismes, notre histoire à chacun et aussi nos peurs.

Débat bien intéressant. D'autres suivront et d'autres suivront aussi avec des professionnels. Parce que si aucun d'entre nous ne peut prédire ou non qu'il trouvera un remède à l'attachement insécure et aux troubles de l'attachement de son enfant, c'est en tout cas dans ces échanges que nous apprenons à devenir de plus en plus sécurisants pour nos enfants en difficultés.

Bernadette Nicolas  
Avril 2010

(1) Arte 29.01.10 – 22h05 « La face cachée de la peur » d'Enrico Cerasuolo et Sergio Ferguacchino

(2) Avi Sagi-Schwartz, professeur à l'Université de Haïfa (Israël) au colloque de Paris en juillet 2005

« L'attachement, applications thérapeutiques chez l'enfant et l'adolescent » sur [www.petales.org](http://www.petales.org)

- compte rendus des conférences et colloques sur l'attachement – n° 1 p.1

**Avi Sagi-Schwartz** (Israël - [sagi@psy.haifa.ac.il](mailto:sagi@psy.haifa.ac.il)) de l'Université de Haïfa a étudié les enfants survivants de l'holocauste et leurs descendants. Il a pu comprendre ce phénomène de parents dits effrayés/effrayants. Effrayés dans leur enfance, effrayants pour leurs enfants dans le fait qu'ils transmettent inconsciemment leurs terreurs d'enfants. Dans ces situations le système d'attachement de l'enfant s'effondre. :

L'enfant dit : « j'ai besoin de vous mais vous êtes tellement effrayés et effrayants que je ne sais plus quoi faire » (A.Sagi Schwartz)

## Des enfants qu'on jette parce qu'ils ne sont pas conformes Des enfants qu'on éloigne pour qu'ils puissent s'attacher

Ces dernières semaines, la presse a abondé de nouvelles sur des situations, un peu partout dans le monde, d'enfants adoptés maltraités ou même renvoyés seuls au pays d'où ils sont venus par des parents adoptifs à qui... ils ne convenaient pas.

Un sujet de France-Soir, daté de ce 3 mai 2010 et signé Nicole Korchia annonce un « terrible constat ». Les échecs de l'adoption : plus de 80 enfants adoptés et abandonnés en France chaque année. Ces échecs de l'adoption, cachés, tabous, où les chiffres basés seulement sur des impressions et déductions varient entre 2 et 10 %.

Ce sont les chiffres supposés de renvois de France d'enfants adoptés. Aucune étude réelle n'ayant été effectuée, nous devons nous en contenter actuellement. Il nous faudrait y réfléchir s'il n'y en avait qu'un mais il est clair cependant que le nombre d'enfants rejetés après adoption est important.

La conception habituellement romantique de l'adoption s'en trouve sérieusement ébranlée.

Les échecs de l'adoption ne se limitent cependant pas à ces situations extrêmes de renvoi et de maltraitance. Un échec, c'est aussi quand un enfant ne peut reconnaître ses parents adoptifs comme parents et que parallèlement, les parents adoptifs n'arrivent pas à faire « leur » cet enfant qui ne veut pas d'eux. C'est aussi un échec de l'adoption. La petite plante ne peut pas prendre racine dans son nouveau jardin, malgré tous les soins qu'on lui apporte. Sa terre d'origine lui reste indispensable.

On passe ici des situations révoltantes évoquées plus haut, à des situations tragiques très difficiles à aider. Parce que s'il peut être possible d'éviter les situations de renvoi ou de maltraitance par une sélection, une information, une formation et un soutien des parents, il est beaucoup plus difficile et délicat d'aider un enfant qui s'y refuse à s'enraciner dans une nouvelle famille, si chaleureuse soit-elle. On pense alors à toute la délicatesse du travail de sécurisation interne mis au point par une institution comme Lóczy à Budapest et à ceux qui essaient d'utiliser ces enseignements. Beaucoup d'enfants et de parents en situation d'échec adoptif auraient bénéficié avec bonheur de ce **sas de sécurisation interne** pour les petits comme le sont les jeunes pousses protégées jusqu'à être suffisamment solides pour s'épanouir en pleine terre.

Pardonnez-moi ces références au jardinage. Mais elles sont tellement évidentes. Comment ne peut-on comprendre qu'un petit humain a besoin d'au moins autant de précautions qu'une jeune plante pour passer de son milieu d'origine à un autre, même si cet autre lui est beaucoup plus favorable ?

Il y a d'autres situations où certains veulent parler d'échec de l'adoption alors que l'adoption, elle, a bien pris, parents et enfant se reconnaissant sans remise en cause possible mais où l'enfant est perdu dans sa construction chaotique d'origine et ses parents n'ont pas trouvé comment l'aider à se consolider, ni donc à se socialiser.

Ce sont des situations très graves, mais ce ne sont pas là des échecs de l'adoption mais une gigantesque difficulté de construction du psychisme, peut-être irremédiable pour certains. Rappelons-nous ici les explications de Daniel Stern, dans notamment « Journal d'un bébé »<sup>(1)</sup> où il explique que **chaque étape du développement précoce ne peut avoir lieu que si les étapes précédentes ont bien eu lieu au bon moment**, c'est ce qu'il appelle les « passages d'un monde à l'autre ». Et là, on ne saute pas une marche sans se fouler le psychisme.

Un enfant peut donc être bien adopté mais n'avoir aucune conscience ni du temps, ni de l'espace, ni du vrai, ni du faux, ni de l'existence des autres comme autres, ni de ses propres émotions, ni de celles différentes ou semblables des autres, ni de bien d'autres choses fondamentales.

C'est la situation de la majorité des enfants des familles que nous rencontrons. En plus de troubles de l'attachement résultant d'une insécurité de base bien compréhensible après la perte de leurs parents d'origine, ces enfants n'ont souvent pas pu passer par tous les stades de construction psychique d'un début de vie dans de bonnes conditions. Et au lieu d'une vie familiale paisible, cette vie s'est transformée en un combat quotidien contre ces bases insécures et ces mondes morcelés qui constituent alors nos enfants.

Ce n'est pas un échec de l'adoption. Il y a même beaucoup d'adoptions réussies dans ces situations, même si de l'extérieur, tout le monde peut en douter. Ce sont celles où les parents ont tenu malgré toutes les dérives, répétées et extrêmes de leur enfant, malgré le rejet et les accusations, parfois très graves, de la société, malgré la fatigue et parfois la maladie qui suit.

Ce sont des adoptions réussies parce que dans tous leurs rejets, leur désocialisation, leur méfiance et même leurs accusations, ces enfants ont compris que les seuls êtres qui tiennent vraiment, qui sont donc fiables et des piliers pour eux, ce sont leurs parents. Même s'ils en disent beaucoup de mal. Les vrais liens justement passent au travers de cela. Et nos enfants le savent. Ils le savent et l'éprouvent.

Un enfant qui exprime sa haine ou qui dit du mal de ses parents est aussi souvent un enfant qui n'a pas peur que sa haine ou ses paroles ne brisent ses parents ni le lien qui les unit. Il peut donc se libérer de cette haine en toute sécurité, sans bien sûr se soucier des retombées sociales que cela aura pour ses parents. Un enfant qui peut se libérer de ses haines en toute sécurité est un enfant bien adopté. Mais où sont les intervenants et les médias qui le comprennent ?



Nous devons alors apprendre et décider que la reconnaissance de la société n'est pas notre objectif. Notre objectif, c'est la sécurisation interne de notre enfant et cela au mépris de la reconnaissance sociale et en apprenant à le supporter sans se détruire.

La société, en tout cas beaucoup de ses membres, nous regarde alors comme incompetents, voire maltraitants mais nous, nous soutenons ce lien invisible et cette force qui se tisse entre notre enfant et nous dans les contradictions violentes, les conflits et la frustration de manifestations affectives rarement possibles.

C'est du solide qu'ils ont besoin. C'est du solide qu'on leur donne. On les adopte vraiment.

Et c'est cela qui nous rend parents sécurisants.

Comme le disait justement le professeur Kai Von Klitsburg (2) et bien d'autres avec lui

« Les parents évitants qui ne font pas face aux conflits (niveau élevé de cortisol) sont plus insécures. »

Ici il s'agit de faire face aux conflits générés par l'insécurité interne de nos enfants et aux conflits engendrés par la pression sociale. On est loin d'une vie familiale paisible, mais on n'a pas le choix.

Dans cette même période d'annonces d'adoptions destructrices qui posent questions, des parents appelaient, cherchant de l'aide dans leur relation avec des enfants nés d'eux et qui suite à des bouleversements précoces dans leur vie n'avaient jamais « adopté » leurs parents naturels. Cela arrive beaucoup plus souvent qu'on ne veut bien le dire. La confiance de base n'a pas pu s'installer, parfois l'enfant porte simplement un fardeau que ses parents ont pourtant courageusement affronté, mais il le porte en lui et il a établi des moyens de défense interne qui l'empêchent de se sentir en sécurité avec eux, donc de leur faire confiance et d'accepter leur éducation.

Avec beaucoup d'intuition, ces parents sentent souvent qu'un éloignement de leur enfant lui serait profitable. Mais disent-ils presque tous : « nous ne pouvons quand même pas l'abandonner ! ».

Le discours médiatique est terriblement destructeur. Eloigner n'est pas abandonner. Eloigner c'est aussi apaiser, permettre un lien plus distant mais moins menaçant qui pourra se consolider jusqu'à devenir indestructible. C'est de ce lien indestructible qu'un enfant a besoin. Et s'il ne peut se construire que dans la distance, les parents doivent apprendre à supporter cette distance, renonçant à cette proximité affective dont ils avaient rêvé et qui leur manquera à eux, plus douloureusement qu'à lui. Ici aussi, faire la différence entre le besoin des enfants et celui des parents est fondamental. La proximité parents-enfants semble tellement naturelle, (on en oublie même qu'elle est assez récente dans nos sociétés) nous la souhaitons et elle est bonne pour beaucoup d'enfants. Pour beaucoup mais pas pour tous ! Nous accrocher à eux par ce qu'ils ne peuvent pas vivre, sous prétexte de « ne pas les abandonner » et répondre ainsi au fantasme social général, c'est seulement nous conforter dans notre besoin d'enfant, avec l'accord social général, sans nous préoccuper de quel besoin notre enfant a de nous. C'est difficile. On est bien d'accord, c'est extrêmement difficile.

Mais il faut que nous comprenions qu'un enfant qu'on voit très peu peut être un enfant qui a vraiment des parents sur lesquels il s'appuie pour se construire et construire sa sécurité interne, des parents qu'il ne met pas en doute même s'il dit parfois le contraire à ceux à qui cela plait de l'entendre, tandis que certains enfants qui vivent quotidiennement entre père et mère et dont personne ne se soucie donc, peuvent être des enfants complètement abandonnés.

J'ai voulu rassembler ces situations différentes pour bien marquer la difficulté qu'il y a à comprendre une relation de parents et d'enfant, qu'il s'agisse de famille adoptive ou de famille naturelle.

Les mêmes mots, les mêmes gestes peuvent avoir des contenus très différents.

La condamnation, la colère, le mépris sont choses faciles. Ils servent souvent à d'abord justifier ceux qui les portent. La réalité est beaucoup plus complexe, beaucoup plus nuancée aussi et demande que nous quittions les cris de la meute médiatique pour nous permettre de penser par nous-mêmes devant chaque situation de parents et d'enfants où est l'intérêt réel de l'enfant et comment les parents peuvent y parvenir.

Une adoption n'est pas un rêve, c'est un engagement.

Une adoption n'est pas un bail qu'on peut résilier ou reconduire suivant les événements.

Une filiation est un acte définitif. Une filiation adoptive est un engagement irréversible.

Oui, il y a des problèmes dans la filiation adoptive et dans beaucoup de filiations naturelles. Tout enfant bouscule ses parents, leur vision de la vie doit se réajuster, tout comme leur agenda, leur portefeuille, leurs relations et tout le reste de leur vie. Un enfant, c'est une aventure et comme toute aventure, les risques sont là et tous n'y échappent pas. C'est une aventure que nous avons choisie si nous sommes parents adoptifs et si nous sommes parents naturels, cette aventure nous est parfois arrivée inopinément. Mais les parents c'est nous, et il faut nous rappeler que si personne n'est responsable de ses désirs, nous sommes tous responsables de la conséquence de nos actes. Un enfant, adoptif ou naturel est la conséquence de nos actes.

Alors, avec l'aide bienveillante de professionnels avisés, dont nous aimerions voir se multiplier le nombre, il nous faut « **essayer d'adhérer à la complexité** » comme le disait le professeur David Oppenheim dans ce colloque sur l'Attachement déjà cité. (3)

Parce que c'est bien dans une complexité extrême que nous mettons les troubles de l'attachement.

Il faut donc nous autoriser à penser par nous-mêmes, malgré les slogans souvent dévastateurs des médias et de la pensée collective.

Abandonner est l'acte fracassant le plus grave qui puisse arriver dans la vie d'un enfant.

Eloigner n'est pas abandonner. C'est même tout à fait le contraire quand c'est de cela que nos enfants ont besoin, pour un temps ou pour longtemps.

Les liens réels ne sont pas nécessairement ceux perçus par la bonne société. Nous devons donc souvent affronter les regards désapprobateurs pour protéger la construction souvent perturbée, souvent invisible de ces liens solides.

C'est pour cela que nous nous réunissons et que nous réfléchissons ensemble.

Bernadette Nicolas  
Mai 2010

(1) Journal d'un Bébé – Daniel Stern – éd. Odile Jacob

(2) (3) [www.petales.org](http://www.petales.org) - Comptes-rendus de colloques et conférences sur l'attachement

1- L'attachement : applications thérapeutiques chez l'enfant, l'adolescent et l'adulte.

## L'éducation : maltraitance obligée ou contenance indispensable ?

Comment rester parents sécurisants dans un monde qui nous bombarde de violence ?

C'est une question qui se pose actuellement à tout parent, qu'il soit ou non parent d'un enfant souffrant de troubles de l'attachement.

Les parents sécurisants, ce sont ceux qui apportent à leurs enfants cette base solide qui construira leur sécurité interne. Mais pour apporter cette sécurité, il faut en disposer soi-même. Et quels parents disposent dans ce monde de suffisamment de sécurité « de parents » pour en nourrir leur enfant ?

Ce monde, médias en tête, quatrième pouvoir qui nie de moins en moins son surnom, suivis par bien des intervenants thérapeutiques, éducatifs ou judiciaires nous abreuve de codes de bonne conduite parentale. En général une chose et radicalement son contraire. Des vérités réputées intangibles contredites par d'autres vérités tout aussi intangibles, prononcées quelques minutes plus tard ou par quelqu'un d'autre et sans aucun lien entre elles. Elles sont de plus généralement impossibles à mettre en pratique ni par les parents, ni par ceux qui les jugent ou les conseillent tant ces vérités intangibles sont contradictoires.

Les parents doivent mettre des limites. D'accord, c'est notre boulot. Et ces limites à peine mises, combien se retrouvent accusés d'être trop durs ou maltraitants tandis que ceux qui en mettent à peine moins sont accusés de laxisme ou de négligence. Les mêmes parents écopent d'ailleurs souvent de ces deux accusations par des intervenants différents.

C'est tous les jours que nous recevons de tels témoignages et s'ils nous révoltent, ils ne nous étonnent plus depuis bien longtemps. C'est la bouillie habituelle servie aux parents d'enfants qui posent des problèmes. C'est ce qui masque le vide des réponses que nous attendons. Et nous sommes priés de l'avalier, avec tous les risques, sans la moindre réflexion sérieuse sur les difficultés de nos enfants. Des parents sont régulièrement menacés de poursuites pénales pour avoir voulu éduquer, contenir, leur adolescent d'une façon très ordinaire en marquant les limites de son comportement.

Des limites simples pourtant : les heures de repas familiaux, les décisions sur l'argent de poche, à gagner ou à répartir dans certaines dépenses, l'heure de retour d'une sortie, un lieu de replis obligatoire pour se calmer quand l'adolescent décide d'empoisonner la vie de toute la famille s'il n'obtient pas immédiatement ce qu'il veut.

Tout cela n'est pas de la maltraitance, c'est de l'éducation. C'est l'apprentissage à se contenir soi-même pour ne pas déborder à la moindre frustration, pour ne pas laisser ses émotions, sa colère, l'envahir tout entier et envahir tout l'espace commun.

Oui, nous devons interdire. Eduquer, c'est frustrer en contenant et en apprenant ainsi à nos enfants qu'ils y survivront, en leur permettant de l'intérioriser pour qu'ils puissent s'en servir hors de nous, dans l'autonomie qu'ils se construisent.

Eduquer, c'est frustrer. Nous n'y échapperons pas. Mais on aurait peur de l'énoncer tant ce mot n'entre pas dans la logique sociale actuelle. Cette logique sociale est très rudimentaire : pour bien vendre il faut que les acheteurs potentiels entérinent que toute frustration est une injustice et une maltraitance (voir, par exemple : **les enfants et la Pub** sur Google vidéo). Ce qu'il y a de terrible, ce n'est pas que les adolescents y croient- nous sommes-là pour leur ouvrir les yeux - mais que beaucoup d'intervenants de l'enfance se comportent dans les faits comme s'ils y croyaient aussi.

Un parent qui ose dire non devient d'office un parent maltraitant et ...il y a beaucoup d'oreilles pour l'entendre de cette façon.

C'est grave. Les parents sont passés du rôle de contenant à celui qui doit accepter tous les débordements pour être reconnus père ou mère acceptables. Et le travail de contenance que nous nous efforçons d'effectuer est coulé systématiquement par des intervenants bien intentionnés, parfois même par des juges de la jeunesse.

Nous sommes donc obligés, pour être parents, de nous passer de cette reconnaissance et ne pas rester seuls pour y résister.

Nos enfants sont en grand danger. La publicité leur apprend tous les jours - il suffirait de faire la liste de celles qui passent en radio et TV sur seulement 24 h - que leur identité, leur existence passe par l'acquisition immédiate de tous les objets ou plaisirs qu'on présente à leur convoitise. Si les parents s'y opposent, la publicité les abaisse automatiquement au rang d'incompétents, capricieux, nuls et même ... sales. Comme ce grand-père qui, d'un claquement de doigts de ses petits enfants, voit disparaître la table familiale au moment où il faisait le geste de se servir parce qu'il ne s'était pas lavé au savon « spécial pour les mains en crème et distributeur plastic à pompe » avant de passer à table.

Il n'est évidemment pas question d'une simple savonnette de base pas chère, bien lavante, pas polluante, et sans pompe en plastic.

Maintenant, ce sont les enfants qui apprennent aux parents à se laver les mains avant de passer à table. Et qui l'a appris aux enfants ? Mais la publicité bien sûr ! C'est l'éducateur numéro un de notre époque. Et les parents sont priés de lui obéir. Et si les intervenants et les juges soutiennent bien peu les parents dans leur tâche, ils soutiennent par contre très bien la dictature de la publicité. Nous osons croire que c'est parce qu'il n'y ont pas encore réfléchi.

Je me souviens d'une psychologue qui disait : « la publicité, moi, je ne la vois même pas ». Bien sûr, elle s'en protégeait. Mais nos enfants la voient, eux, et qui va les en protéger si les psy, les éducateurs, les juges ne la voient pas mais y obéissent et veulent contraindre les parents à y obéir sous peine de les juger maltraitants. « On ne peut pas les priver de tout ce que les autres ont, ça va leur créer des problèmes. C'est normal qu'ils en aient envie...on ne peut pas les priver de tout... » Rengaine bien connue et très destructrice.

Alors quand un père ou une mère ose refuser à son adolescent des cartes de téléphone portable dont il fait une consommation exponentielle, que peut faire l'adolescent ? Aller se plaindre à la justice bien sûr !

C'est son droit. S'il est déjà devant cette justice, il dira que ses comportements problématiques sont dus au refus de ses parents d'accéder à ses désirs. Et la justice tranchera : pour résoudre les problèmes de comportements, il suffit d'accéder au désir bien normal de cet enfant tellement attachant, lui. Et il faudra surveiller un peu plus ses parents.

Sans doute beaucoup d'intervenants ne croiront pas que cela se passe souvent, parce que dans leur pratique, ils agissent très différemment. Nous ne voulons pas les offenser. Bien au contraire, c'est avec eux que nous pourrions élargir la réflexion à ce propos pour la mener dans le domaine public et y faire réfléchir tous les autres. Parce que cela se passe trop souvent comme cela et les drames qui en découlent sont terribles. Tant pour les enfants, livrés à leurs fantasmes de cette surconsommation qui va résoudre tous leurs problèmes, leurs désirs et qui fait office, du moins le croient-ils, de leur construction d'autonomie. Tant pour les parents dépossédés de leur crédibilité devant leur enfant et qui ne peuvent plus assurer leur rôle de figure d'attachement principale solide, mis en cause qu'ils sont par la société et tous ceux qui devraient consolider leur statut de parents, pour sécuriser leur enfant.

Le drame, ce n'est donc pas la position de l'adolescent. Cette position de révolte est normale. Le drame, c'est la réponse d'autres adultes qui ont une responsabilité envers lui et qui au lieu de contenir cette révolte, de renvoyer l'adolescent à ses parents et à leurs décisions, renforçant par là peut-être sa colère mais certainement sa sécurité interne - l'écouent, le plaignent et se retournent contre ses parents.

Bien sûr, ces beaux adolescents nous font craquer et nous renvoient à nos propres adolescences. On est là dans de grandes émotions. De plus, ils sont tellement attachants et ont « souvent » l'air tellement gentils. Est-ce une raison pour les détruire ?

Eduquer, c'est construire. Eduquer, ce n'est pas se faire aimer d'eux, c'est parfois se faire détester en frustrant, en contenant, en sécurisant. « Non, tu ne recevras pas cet objet, il y a d'autres priorités.

Tu n'en mourras pas. Tu te l'offriras quand tu travailleras s'il t'est toujours indispensable ». On peut aussi préparer le projet ensemble pour le voir aboutir dans des circonstances données. On installe ainsi le temps, la continuité d'un projet et les exigences qui mènent à sa réalisation. L'adolescent réalisera, même en râlant, qu'il peut survivre à une frustration sans perdre ce qu'il est. Et là, on éduque vraiment.

L'adolescent résiste, il veut tout, tout de suite ! Il menace, détruit ! C'est le moment de tenir, en gardant en repos son adrénaline, c'est un moment important où l'adolescent doit éprouver qu'il ne peut pas détruire ses parents. Ni seul par ses menaces ou sa violence, ni avec l'aide d'intervenants, parfois d'un juge.

Tenir devant l'opprobre générale et parfois les questions et menaces judiciaires. « Mais comment peut-on être si dur avec un tel enfant ? ». La réponse : ce n'est pas facile mais avec beaucoup de volonté, d'entraînement et la compréhension de l'intérêt de notre enfant, on y arrive.

Dans pas bien longtemps, cet enfant sera responsable de lui-même et s'il n'a pas appris à se consolider dans des règles de vie, à rester solide même dans la frustration, il sera complètement perdu. Les lois, règles de vie sociale n'auront pas plus de sens pour lui que les règles de vie familiale. Il les prendra toutes pour des injustices et de la maltraitance, mais les juges qu'il rencontrera alors ne lui répondront plus du tout de la même façon. Que lui restera-t-il ? Il aura perdu la sécurité interne qu'essayaient de lui construire ses parents, mal jugés par les représentants de la société qui se devaient pourtant de les accompagner dans leur rôle sécurisant. Il n'aura plus rien.

Or, les temps qui s'annoncent seront certainement difficiles. Et nos enfants y seront adultes. Ils ont vraiment besoin de cette sécurité interne pour affronter avec un psychisme solide, sans s'anéantir complètement et en y trouvant leur bonheur, les difficultés que la vie leur prépare.

Nous n'avons pas le choix. Il nous faut tenir devant les critiques, être ceux qui plient mais ne cassent pas dans les ouragans accusateurs qui disent tous une chose et son contraire.

Il faut mettre des limites, mais en mettre c'est de la maltraitance. L'incohérence est bien là.

Or la sécurité interne se construit sur la continuité, la prévisibilité, la cohérence de la figure d'attachement principale secondée petit à petit par tous les intervenants dans la vie de l'enfant.

Nous nous devons donc, parents, d'être d'autant plus cohérents avec nos enfants qu'une bonne partie des intervenants dans sa vie ne le sera pas. C'est seulement à cette cohérence qu'il pourra se raccrocher un jour, après avoir fait le tour de tous les adultes qu'il peut manipuler et qu'il jettera les uns après les autres s'il a en nous un repère solide auquel il peut mesurer tous les autres.

Ce sera peut-être dans très longtemps. Mais il doit pouvoir retrouver ses parents, solides qui n'ont pas craqué et qui sont toujours là. C'est là qu'une ébauche de sécurité interne naîtra en lui, quel que soit le nombre de cartes de téléphone portable que nous lui aurons refusé et qu'il aura été se procurer ailleurs de manière souvent fort discutable et quel que soit le nombre d'insultes ou de menaces judiciaires que nous aurons affrontées.

Une réflexion permanente sur les contradictions destructrices de bien des pouvoirs intervenants est nécessaire pour pouvoir les affronter le plus justement possible. Il est très important de ne pas rester seuls devant ces questions. C'est de cette nécessité que notre association est née il y a plus de 9 ans.

Bernadette Nicolas  
Juin 2010

## Abandonné : l'innommable

Abandonné. Ce mot imprononçable.

Il marque le plus grave manquement de l'espèce humaine envers un de ses petits. Manquement tellement impardonnable qu'on se refuse à l'assumer en seulement l'énonçant. Abandonné, situation qu'on refuse à ceux qui l'ont vécue, qui la vivent et la vivront jusqu'à la fin de leurs jours parce qu'elle est trop lourde à reconnaître.

Qu'il est difficile d'accueillir la souffrance d'un autre, surtout quand on ne peut rien y changer !

C'est pourtant ainsi qu'on enferme les abandonnés dans le silence, le refus de les reconnaître dans leur substance, ce sur quoi il se sont construits, ce qu'ils vivent de plus violent. Et en les niant dans ce fondement d'eux-mêmes, on leur refuse tout avenir possible, toute identité, tout départ à partir d'eux-mêmes, de ce qu'ils sont, de ce qu'ils se sentent, de leurs intolérables questions sans réponse.

C'est pourtant leur seul point de départ possible.

Aucune réponse n'est acceptable pour celui qui a été abandonné et le refus de lui reconnaître son abandon n'est pour lui qu'une preuve de plus qu'il n'a aucune reconnaissance humaine, ni par ceux qui l'ont abandonné, ni par la société humaine qui prétend relayer ce vide.

Alors, quand on leur demande qui ils sont il y a ceux qui répondent « je suis adopté », alors qu'au fond d'eux, ils hurlent : « je suis abandonné » et il y a ceux qui hésitent, bafouillent et répondent froidement à côté de la question. Ce sont les abandonnés pas adoptés, sans réponse de rechange, les orphelins qui ont grandi en institution ou dans une famille qui n'est pas vraiment la leur et tous ceux qui, quelle que soit leur relation avec leurs parents, vivent profondément un sentiment de vide intérieur, d'abandon. Combien sont-ils nombreux ! Et pourtant ils ne sont pas reconnus dans cet abandon.

Quel mal ont-ils fait, quelle honte doivent-ils porter, pour qu'on ne leur reconnaisse pas cet effondrement de leur existence, comme si c'était un détail ou une honte qu'ils ont à taire et à porter seuls ?

De plus en plus de situations difficiles de la vie sont confinées dans cet interdit. Même les lois s'en chargent parfois. « Pour protéger » nous dit on. Il n'y a pas chez nous de « déclaration d'abandon » parce que c'est trop infâmant pour, souvent celle, qui en pose l'acte. Il faut la protéger de la honte publique, lui permettre de se reconstruire. L'intention est juste. Mais depuis quand se reconstruit-on sur une falsification de la réalité et sur le non-dit ? Bien des « mères de l'ombre » sont là pour dire le contraire.

Je ne mets pas en cause ici la juste révolte des familles pauvres qui refusent d'abandonner leur enfant même si les conditions de la vie ne leur permettent pas de subvenir à leurs besoins.<sup>(1)</sup> Elles ont raison de dire que ce qu'ils faut changer ce sont leurs conditions de vie et non les contraindre - ce qui a été longtemps le cas - à accepter d'abandonner leur enfant pour les confier à des familles bénéficiant de plus de ressources. Il y avait là un scandale absolument inacceptable et nous soutenons vivement leur lutte. Ici aussi - comme nous le disons souvent - soutenir la famille, c'est offrir le meilleur contenant sécurisant à l'enfant. Tout le monde y gagne.

Mais à mettre toutes les situations dans le même panier pour être en conscience « éthiquement corrects » et pouvoir enfermer tout le monde dans un même cadre de lois, on en oublie la complexité et les souffrances humaines enfouies dans cette complexité.

Des enfants abandonnés, il y en a beaucoup. Cachés derrière des adoptions (heureuses ou non), des familles d'accueil très accueillantes, des institutions bienveillantes ou des acharnements thérapeutiques victorieux. Des parents de grands prématurés nous en témoignent suffisamment.

Il y a aussi ces enfants ou ces adolescents dont la vie a basculé devant un grand traumatisme, un deuil, une agression, parfois un viol et qui malgré toute la bonne volonté de leurs parents se sont sentis « abandonnés » au moment d'affronter cette violence et restent figés sur ce sentiment d'abandon.

La liste n'est pas exhaustive, loin de là.

Parce que ce mot nous fait à tous mal, ceux qui le vivent n'ont pas le droit de l'entendre, de s'y reconnaître, de le crier. Combien d'autres mots dans notre société à la conscience aseptisée sont ainsi devenus infânants, niant la réalité qu'ils affirment et remplacés par d'autres supposés moins accablants.

Le mot « handicapé » par exemple qui signifie que la nature vous a désavantagé dans un certain domaine est devenu suspect, c'est même parfois devenu une insulte. Et mal-voyant, mal-entendant, à mobilité réduite ...etc seraient plus respectueux. En commençant à être défini par mal-quelque chose, ou être réduit on se sentirait mieux, plus intégré à la communauté humaine, plus respecté ? Qui protège-t-on dans tout cela, sinon une fois de plus le regard, la parole, la limite supportable par celui qui ne vit pas ces limites imposées par un handicap mais qui en a peur ?

La personne handicapée sait bien, elle, qu'elle est handicapée, qu'il lui manque une faculté que bien d'autres possèdent et que cela handicape sérieusement son autonomie et toute sa vie. Elle sait qu'elle n'est pas non plus « porteuse de handicap » sinon, il y a longtemps qu'elle aurait déposé ce poids qu'elle porte. Mais non, ce poids n'est pas est déposable, il fait partie d'elle-même, c'est elle qui est handicapée.

Est-ce aussi que « père inconnu » est plus gratifiant qu'« abandonné par son père » ? Dans « père inconnu », la reconnaissance n'est accordée qu'au père, tandis que dans « abandonné par son père », les deux personnes existent, le père inconnu de l'enfant et l'enfant qu'il a « abandonné ».

Des adultes viennent nous crier cette non-reconnaissance, comme on crie dans la montagne pour que l'écho nous en revienne et qu'enfin, cela s'entende.

Dans la même logique de peur, on ne dit plus un Noir, mais un Africain, comme si Noir était une insulte et que tous les Noirs étaient africains. Bien sûr, l'Afrique est leur souche commune. Elle serait même, en reculant plus

dans le temps et selon les dernières recherches, la souche commune de toute l'humanité. Cela n'empêche que voilà quelques siècles que les Noirs africains ont émigré, de gré ou de force, et qu'ils peuplent tous les autres continents où ils ont fait de nouvelles souches. Combien de siècles leur faudra-t-il encore pour être reconnus pour ce qu'ils sont, des humains noirs, comme il y a des humains blancs ?

Nos peurs de faire mal sont terribles quand elles nient la réalité d'un autre. Et ici la liste de nos peurs traduites dans le langage serait bien longue à établir. Ceux qui en sont l'objet les reçoivent comme un rejet, une honte d'eux-mêmes, inexprimable.

Respect. Reconnaissons les êtres pour ce qu'ils sont.

Etouffer leur expression d'eux-mêmes dans un **non-dit** obligatoire, n'est-ce pas la pire négation, la maltraitance qui entérine toutes les autres et qui les confine dans un **non-être** définitif ?

Revenons à nos enfants abandonnés pour expliquer que cette reconnaissance d'abandon qu'on leur refuse, écrasée sous toutes les chances qu'ils ont d'avoir été « choisis » « acceptés », « adoptés », (on ne parle jamais de la chance de ceux qui ont tout à la naissance, les chanceux sont toujours ceux à qui il a manqué quelque chose d'important) reconnus dans tous les autres domaines mais pas dans leur abandon. Cet abandon ils vont nous obliger à en tenir compte, et parfois passer leur vie pour le mettre à jour, pour le mettre en scène avec une énergie inépuisable et cela aux dépens de la vie qu'ils auraient pu construire s'ils avaient été reconnus pour ce qu'ils sont : « abandonnés ».

Bien sûr, tout cela n'est pas « fait exprès ». On est dans le plus fort que la volonté ou la réflexion. On est dans l'explosion de vie brute, dans la survie, dans le « **je suis ici et pas là où vous croyez. Là où vous croyez, ce n'est pas moi, c'est votre invention de moi** ». Et ils luttent. Contre nous. Parents, intervenants, société. Et nous ne comprenons pas.

Des tout petits s'écrasent parfois un certain temps par une adaptabilité surdéveloppée qui masque l'explosion à venir. Pour ceux-là, c'est leur premier moyen de survie. Pour les adoptés on dira : « bon apparemment, adoption réussie », pour les autres, on les trouvera tellement gentils et tous déjà tellement matures...

Ceux qui survivent par l'affrontement immédiat iront fort. Pères et mères d'accueil, adoptifs ou d'origine s'en trouveront terriblement bousculés, les couples parfois en danger de rupture. Des équipes d'institutions vivent cela aussi et peuvent se retrouver en pleine confrontation tant il est difficile de comprendre l'énergie destructrice de certains petits..

Et puis, la scolarité pose rapidement problème. Sans approfondir ici le fait que les troubles de l'apprentissage ne sont pratiquement jamais identifiés et que beaucoup ont des raisons d'en souffrir, il y a les cartables jamais en ordre. Les parents ont des « frais de rentrée scolaire » jusqu'à dix fois par an, mais à l'école, l'enfant n'a jamais rien. Disparus, cassés, abîmés, oubliés, perdus, volés. Tout y passe, mais ils n'ont jamais rien en ordre. Les tartines, ils en demandent aux copains : « maman a oublié ». On les retrouve parfois, toujours soigneusement emballées mais pourries, dans des endroits improbables, cachées.

Petit à petit à l'école, l'enfant est considéré comme, un peu, beaucoup, abandonné. Il y a celui qui aura mal aux pieds, ses chaussures sont trop petites. « Bien sûr, ses parents... » quand ce n'est pas « ... et la maman travaille... » dit par une institutrice qui oublie son propre statut de mère de famille au boulot. Mais les nouvelles chaussures que les parents - à bout d'arguments - sont forcés d'acheter, parfaitement identiques aux précédentes ne font pas mal. Le petit les confond même avec les « anciennes », pas si anciennes que ça d'ailleurs. On le lui fait remarquer. Ce n'est pas grave, il trouvera autre chose pour être reconnu « abandonné ». Peut-être un : « mes parents sortent tout le temps, c'est moi qui fait le souper pour mes frères et sœurs, je n'ai pas le temps de faire mes devoirs ». Et ça marche ! Même si ces devoirs ont été faits avec l'accompagnement de parents qui ne sortent pas. Ces devoirs ont « disparu » et personne ne comprend comment ni où. Cet enfant est vraiment « abandonné ».

Les parents sont interpellés mais leurs explications ne convainquent pas. Cet enfant est tellement intelligent – c'est vrai, il l'est – mais tellement déstructuré et cela, "**ça ne peut venir que de la famille**". C'est ce qui est profondément intégré chez tous les intervenants et enseignants. Bien sûr, il leur faudrait une autre formation pour comprendre, pour entendre les parents. Il faudrait aussi se souvenir, ce qui est pourtant devenu un lieu commun super-médiatisé, que les capacités cognitives, généralement considérées comme la seule intelligence, peuvent être bien différentes des capacités relationnelles et affectives.

L'enfant est donc en train, par un travail soutenu, de reconquérir son statut d'abandonné. Celui qu'on lui nie.

Ses parents l'aiment. Il a de la chance ! C'est donc ses parents qu'il devra détruire aux yeux de la société.

Cela n'a rien de méchant. C'est son seul moyen d'exister, d'être reconnu dans ce qui fait sa base et dans ce qui lui permettra d'évoluer, si on en tient compte.

Il nous faut beaucoup de respect, beaucoup de délicatesse.

Accepter, nous parents, de symboliser les "abandonneurs" quels qu'ils soient. Pour hurler leur désespoir, ce vide intérieur, ils ont besoin d'interlocuteurs. Pour crier leur fureur, ils ont besoin de coupables. Le vide ne peut pas être coupable, alors il y a nous.

Beaucoup de respect et de délicatesse comme on en prend devant une grave blessure à vif qu'on n'aurait pas les moyens de soigner. Parce que si pour nous, le mot même d'abandonné est insupportable à dire ou à entendre, pour eux, il est insupportable à vivre et quoi que nous fassions, si fort que nous les aimions, c'est ce qu'ils vivent.

Nous n'avons ni à magnifier, ni à réduire leur souffrance d'abandon. Elle sera toujours différente. Nous avons seulement à tenir compte du fait de cet abandon comme partie constituante d'eux, leur laissant le soin de lui

donner la place dont ils ont besoin. Différente pour chacun.

« Ne pas aider à tout prix, accompagner . . . » nous dit Patrick Declerck dans son livre « Les Naufragés, Avec les clochards de Paris » (2), ce livre où sans jamais les nommer il explique parfaitement la dérive et les moyens de survie mis en œuvre par des personnes souffrant de troubles de l'attachement très graves.

Les parents ainsi « brutalisés » s'ils comprennent bien ce qui se passe vont pouvoir y réagir non en « se justifiant », ce qui ne fera que les enfoncer dans la suspicion, mais en expliquant. En expliquant et en demandant l'aide des intervenants et des enseignants pour **contenir, soutenir avec eux** leur enfant. Ils ne l'obtiendront pas facilement cette aide, mais dire le vrai permet que d'expérience en expérience, cette vérité vienne mieux à jour aux yeux des enseignants et des intervenants. Une réalité qui leur est encore inconnue leur apparaîtra petit à petit et on a vu parmi les enseignants et les intervenants des personnes qui remettent leurs certitudes sur la planche et s'allient aux parents pour le bien de l'enfant.

De la scolarité problématique aux troubles du comportement sévères, puis au décrochage scolaire, tout l'arsenal des moyens de lutte y passe. Ils « abandonnent » l'école, ils mettent en cause leurs parents, pas toujours dans les mots, toujours dans les attitudes. Ils vont hurler leur abandon en disqualifiant leur famille, en y rendant la vie insupportable au point qu'un éloignement devient nécessaire au moins pour protéger les autres enfants généralement oubliés dans l'histoire. Une institution, une famille d'accueil, une autre famille d'accueil et parfois, bientôt, la rue.

Abandonné. Oui. C'est comme cela **qu'ils se sentent eux-mêmes**. Pas heureux, non, cela n'a rien à voir. Simplement eux-mêmes. **Et comme l'insécurité est leur premier modèle sécurisant (3), L'abandon est leur premier modèle constituant.** C'est seulement de là qu'ils peuvent partir.

Comment l'accepter ? Comment les accompagner ? Certains rechercheront tous les dangers, tous les inconforts, pour être « abandonnés à eux-mêmes ». Nous en connaissons beaucoup.

Certains s'abandonneront dans la délinquance. Et parfois même sans la moindre animosité contre leurs parents - ce qui étonnera plus d'un intervenant - ils justifieront leurs délits par le rejet et l'abandon de leurs parents.

Dans la maison familiale, la chambre est prête, la table est mise, sa place est vide. Dans un bureau de police, le jeune majeur pris en flagrant délit est en train de dire que s'il commet ces actes c'est parce qu'il doit bien se débrouiller puisque ses parents l'ont laissé tomber.

Abandonnés. Ils en ont besoin, c'est leur substance originelle. Ils arriveront à concrétiser cet abandon d'une façon ou d'une autre.

Abandonnés. Leur refuser cette reconnaissance, c'est les renvoyer dans l'imprononçable, l'innommable. Pour exister, il faut se nommer. C'est ce qu'ils font.

Il y a aussi ces enfants adoptés qui vont bien, qui rassurent tout le monde par leur bonne intégration. Un excellent apparemment, pas de troubles du comportement, des études sans grand problème, une vie professionnelle qui démarre bien, parfois la création de leur propre famille, un couple heureux, des enfants...

Et puis, tout à coup, tout bascule et ils font ce qu'ils n'auraient eux-mêmes jamais envisagé. Ils brisent tout ce qui avait été construit, tous les liens, parents, conjoint, enfants, profession. Ils rejettent toute base, même un logement qui dure et ils reprennent par le début tous les dérapages et troubles de comportement des autres enfants et ados auxquels, eux, avaient échappé. Mais les intervenants de l'enfance ne sont plus là pour le voir, encore moins pour le savoir.

Il y en a beaucoup qui vont bien. Ca nous rassure. Ils vont bien, mais à quel prix ? Parfois même en mettant en jeu leur existence.

Je me souviens de cette jeune femme adoptée à qui tout semblait avoir réussi. Très équilibrée, un choix de profession qu'elle aimait, un mari, une petite fille, des parents adoptifs qu'elle aimait. Elle avait trouvé sa place.

Sans savoir, pourquoi, tout à coup, elle a tout brisé et elle écrivait « Je faisais du mal à tous ceux que j'aimais, je ne comprenais pas pourquoi, c'était plus fort que moi ! » Et si elle écrivait à notre association, c'est qu'à nous, elle n'avait pas peur de le dire.

Abandonnée ! Oui, tous les bonheurs qu'on avait plaqué sur cette blessure interdite, innommable, sur ce qui ne pouvait pas exister aux yeux des autres puisqu'on lui donnait tout, toutes ces couches de bonheur et de bienfaits qui écrasaient cette blessure à vif, l'empêchant de cicatriser, ne fût-ce qu'un peu, à l'air.

Combien connaissons-nous de ces jeunes adultes qui perdent les pédales alors que tout semblait gagné pour eux. Certains même disparaissent de nos vies. Même un lien à distance leur est insupportable. Ils le coupent donc. Majeurs, « injoignables » disent les portables. Résilients ? Non, abandonnés. Niés dans cet abandon, interdits d'exister dans ce qu'ils sont, ils le matérialisent. Et cela quel que soit l'amour qu'on leur porte. Cet amour, c'est une couche en plus qui écrase leur blessure à vif et leur fait mal.

Que faire alors ? Accompagner. De loin et même parfois de nulle part. Admettre, accepter, être là quand c'est possible mais pas plus que ça ne leur est supportable. Etre le fil continu d'une existence qui se construira peut-être dans notre acceptation de ce qu'il est .

Un psy disait avec beaucoup de justesse :

**il faut qu'il sache que vous savez qui il est,  
et qu'il sache que vous savez  
qu'il sait que vous le savez.**



Vous suivez ? Cela se passe de mots. Mais cela rassure, apaise. Et c'est là, je crois, que peut se nouer le lien impossible avec celui qui a des troubles de l'attachement graves, qui a besoin de lien mais ne peut le supporter. Ce n'est aussi qu'en travaillant cet « abandon », en le reconnaissant pour réel et insupportable pour celui qui l'a subi, qu'on pourra l'aider à construire petit à petit la certitude que cet abandon, ce n'est pas lui qui l'a provoqué, qu'il n'en est pas coupable. Que l'abandon n'est jamais du fait d'un manque de qualité de l'enfant, mais du fait des difficultés de l'adulte qui en a la charge.

Le premier défi d'un nouveau-né c'est de s'attacher un adulte dont dépendra sa survie. Ceux qui n'y ont pas réussi se sentent incapables et coupables. Et c'est parfois leur premier sentiment d'être au monde.

Cette reconnaissance dans les faits est nécessaire pour lui rendre son droit à l'existence, l'aider à construire son identité sur une charpente possible dans laquelle l'abandon, s'il restera toujours un élément fondateur, ne portera plus tout l'échafaudage et certainement pas ses possibilités d'avenir .

Abandonné, c'est le sort de beaucoup de petits humains dans des circonstances très diverses. Certaines réelles, d'autres fantasmées mais tout aussi importantes. Tous en portent le poids intolérable. Tous doivent être accompagnés dans cet abandon jusqu'à ce qu'ils puissent prendre – peut-être un jour – la main qui se tend vers eux. Peut-être. Mais ce peut-être n'existera que si nous cessons, parents, professionnels, société, d'écraser, de nier cet abandon, parce que cette blessure, leur blessure , nous est intolérable et nous fait peur.

Bernadette Nicolas  
Août 2010

## ATTACHEMENT ET PERTE

### A HAUTEUR DE PANDAS GEANTS

C'était il y a quelques jours lors d'un petit zapping télé pour me détendre, je m'arrête sur un documentaire sur les pandas géants dans les montagnes de Chine.

Toute de suite fascinée, je regarde.

L'énorme maman panda vient de mettre au monde son petit. Elle le caresse, le prend dans ses bras. Je dis bien ses bras et pas ses pattes. Elle le câline, le rassure, le réchauffe, cale bien sa tête au creux de son coude, l'assure de l'autre main avec des douceurs et des délicatesses infinies, l'embrasse puis s'installe voluptueusement, le petit bien serré contre elle pour se reposer et faire la sieste avec lui.

J'étais très émue. J'avais presque envie de lui parler, de mère à mère, de nos petits.

Plus tard, j'en parle à un de mes grands fils et lui dit : "cette maman panda avait des gestes tellement humains pour s'occuper de son petit". Et mon fils me répond : "Mais non, pas du tout. Tu te trompes complètement. La maman panda n'a rien d'humain. C'est tout le contraire. Ce sont les mamans humaines qui, comme les pandas, s'occupent de leurs petits comme tous les mammifères".

Un silence. Vlan ! Je viens de recevoir le retour de boomerang en pleine figure ! Prise en flagrant délit d'"humanocentrisme" ! C'est pourtant vrai. Les pandas ne nous ressemblent pas. Pas plus qu'un arrière-grand oncle ne peut ressembler à son arrière-petit neveu. C'est le contraire. Comme les pandas, nous sommes des mammifères. Nos petits ont, dès la naissance, des besoins semblables de protection, de sécurité, d'attachement. Et nous y répondons comme l'ensemble des mammifères. Cette connaissance instinctive nous est commune, si elle nous a été transmise et si nous la transmettons.

La suite du documentaire nous donnait à voir les premiers mois du bébé panda accroché à sa mère. Puis les premiers froids arrivent et la maman panda part à la recherche d'un abri pour passer l'hiver très dur. Les pandas n'hibernent pas. Il leur faut donc un abri d'où partir chercher leur nourriture tout l'hiver. Elle trouve cet abri dans une grotte, y réchauffe son petit et part régulièrement à la recherche de nourriture. Tous les longs mois d'hiver.

Le printemps revient. Le bébé panda a grandi. Il est toujours attaché à sa mère qui lui offre tout autant d'attention et de douceur. Tous les jours, elle part chercher les pousses de bambou qui sont sa nourriture et puis, elle revient le nourrir. Son petit l'attend. Sans crainte. Jusqu'au jour où elle tarde à revenir. Le petit un peu inquiet s'approche de l'entrée de la grotte et il l'appelle. D'abord calmement et puis de plus en plus fort. On sent son angoisse monter. A la fin paniqué, il hurle.

L'équipe de film qui tourne le documentaire durant tous ces mois, de loin et très discrètement pour ne pas déranger les animaux, suit aussi la mère. Elle s'éloigne de plus en plus sans s'inquiéter des cris de son petit. Bientôt, elle est trop loin et ne peut même plus l'entendre. Elle se promène et cherche la nourriture qui lui convient. Seulement pour elle. De son côté, le petit en détresse continue d'appeler jusqu'à ce que perdant tout espoir, il se hasarde hors de la grotte et grimpe en flèche sur un arbre immense pour y chercher les pousses et feuilles qui doivent le nourrir. Quelle souplesse, quelle sûreté, quelle agilité dans ce bébé massif qu'on imaginait quelques instants plus tôt incapable de faire quelques pas seul hors de la grotte !

La maman panda est partie. Elle ne reviendra plus. Elle est partie faire sa vie à elle, ailleurs. Sa fonction maternelle est terminée. Elle l'a senti. Son petit était prêt à affronter la vie sans elle.

Bien sûr, il a eu peur. Bien sûr, il a hurlé, d'angoisse, puis de colère, puis de désespoir. Et puis...il a fait son chemin.

Que serait-il devenu si sa mère avait continué à lui apporter sa nourriture, si elle avait hésité à poursuivre sa route, entendant les appels de son petit ? Il n'aurait simplement jamais pu faire sa vie de panda géant. Elle savait que c'était le moment, qu'il était prêt, qu'elle devait partir sans crainte et qu'il traverserait sa panique pour affronter la vie.

Elles sont plus solides que les mamans humaines, les mamans pandas. C'est sans doute normal, elles se posent moins de questions. Mais elles sentent l'essentiel, alors que nous sommes souvent prises dans un feu croisé de nécessités, d'urgences et d'angoisses bien différentes. Leur petit est prêt. Elles doivent partir sans se retourner.

Tandis que nous sommes assaillies de questions et d'idéologies de la maternité qui changent un peu selon les époques et qui bousculent nos certitudes internes. Une mère aime envers et contre tout, elle donne le maximum jusqu'à faire fi d'elle-même. Jusqu'à, parfois, faire fi aussi de son petit et de son besoin vital d'affronter lui-même sa vie. Combien la maternité humaine peut être pervertie dans l'idéologie générale !

C'est pourtant la maman panda tellement attentive, tellement douce avec son petit qui s'en va sans se retourner. Après l'avoir mis au monde, l'y avoir installé en toute sécurité, elle le laisse au monde et s'en va. C'est ça être mère jusqu'au bout !

C'est beau. Et c'est difficile. Surtout quand nos petits pandas ont toutes les difficultés qu'on leur connaît. C'est pourtant la seule façon de leur permettre de se mesurer au monde et d'en faire "leur" monde. Même s'ils crient de peur, même s'ils nous accusent de les abandonner, même si nous avons peur qu'ils ne se fassent trop mal et que, peut-être, ils n'y arrivent pas. Nous leur avons donné ce dont ils avaient besoin. Maintenant, il faut leur faire confiance et partir, sans nous retourner.

Nous sommes des mammifères, mais nous ne sommes pas des pandas. C'est vrai. A l'âge adulte, l'attachement humain ne se module pas de la même façon. Non, mais dans son essence, il est le même.

Ceux de nos enfants qui ont pu construire un mode d'attachement secure, reviendront parfois reprendre des forces dans les moments difficiles de leur vie pour repartir, régénérés. Les autres reviendront peut-être, peut-être pas. Et certains s'accrocheront jusqu'à nous vampiriser si nous nous laissons faire.

C'est là le moment délicat où il nous faut remodeler, nous parents, notre propre base de sécurité et l'ancrer solidement ailleurs dans notre vie personnelle, dans notre couple s'il existe, mais hors de nos enfants.

Ce n'est pas trop d'en reparler même pour les plus solides d'entre nous. La vie, surtout avec des enfants en grandes difficultés, a tellement sollicité notre fonction parentale, maternelle ou paternelle que petit à petit, certains d'entre nous, bon gré, mal gré, ne peuvent plus s'identifier qu'au père ou à la mère qu'il sont.

Sans qu'ils le sachent c'est leur enfant qui est devenu leur figure identitaire et qui porte donc ...leur sécurité interne.

Comment dès lors pourraient-ils partir ? Comment le pourraient-ils s'ils sont de plus, eux-mêmes et bien plus que nous dans cette insécurité interne ?

Il nous faut donc reprendre notre identité en dehors du père ou de la mère que nous sommes et partir vers notre vie d'après les enfants, même s'ils vont mal, parfois surtout s'ils vont mal et sans nous retourner.

Facile à dire.

Oui. Bien sûr.

Bernadette Nicolas

Septembre/octobre 2010

# PETALES et la Plateforme Annonce Handicap (PAH)

La « **Plateforme Annonce Handicap** » a d'abord été une association de fait, à l'initiative de Luc Boland (père de Lou, voir <http://www.fondationlou.com/>), rejoint par des professionnels convaincus que la manière d'annoncer le handicap était loin d'être la meilleure en Belgique francophone.

Des membres de PETALES sont parents d'enfants handicapés et donc sensibilisés à cette problématique. Ils ont réalisé la proximité entre le vécu de parents d'enfants handicapés et celui de parents d'enfants présentant des troubles de l'attachement.

PETALES a rejoint la PAH parce que les questions - entourant la reconnaissance d'une déficience, le diagnostic, l'annonce et le suivi de la famille dans laquelle le problème se pose – sont indépendantes du type de déficience ou de handicap et parce que tout progrès dans la manière d'aborder ou de résoudre ces questions profitera à terme à nos familles.

La PAH est devenue une asbl dont PETALES est, avec 41 associations, membre fondateur. Elle a organisé un Colloque ce 27 novembre (*L'annonce du handicap - Un réseau de compétences, la compétence des réseaux*) où beaucoup de sujets qui concernent au départ des personnes concernées par la santé physique des enfants ont été abordés, sans négliger l'expertise intuitive des parents par rapport à leur enfant.

La PAH s'est fondée sur un constat : les professionnels de la santé apprennent à réparer des déficiences physiques mais pas à annoncer les mauvaises nouvelles ni comment établir la confiance entre professionnels et parents.

La PAH vise à modifier cet état de choses et a mis au point une brochure destinée aux professionnels et sa distribution via le Journal du Médecin, l'AWIPH et les Hautes Ecoles et Universités.

Cette brochure\* met en parallèle les questions, réponses et ressentis de parents et de professionnels.

Ce n'est qu'une étape, partant de l'annonce du handicap dans l'enfance. Il est acquis que le risque de handicap couvre de plus en plus de personnes et que les étapes destinées à aider les familles, un jour, seront complétées par celles issues de la parole des personnes en situation de handicap elles-mêmes.

Mais les bases jetées par ce travail initial de confrontation entre les expériences respectives des professionnels et des parents ne risquent pas d'être fondamentalement remises en question.

Je ne tenterai pas de résumer les interventions du colloque, tout au plus épinglerai-je quelques sujets abordés et leurs échos en moi.

Le ressenti des parents lors de l'annonce du handicap – la sidération (la sensation de vide), le questionnement du pourquoi et l'éventuelle culpabilité – a son pendant chez les professionnels : malaise, fuite, désir d'en finir rapidement avec cette situation inconfortable... ce qui mène parfois à une annonce brutale ou au renvoi vers un autre professionnel.

Questions de parents auxquels on annonce un handicap : *Vais-je pouvoir aimer mon enfant ? Qu'ai-je fait pour que ça arrive ?* Lorsque l'annonce correspond avec la naissance, **le manque de sécurité des parents produit pour leur enfant un manque de sécurité... et un problème d'attachement !**

Avant cette annonce, les parents dont l'enfant souffre d'une pathologie rare suivent le même chemin que nous : recherche du professionnel qui pourra identifier la cause – une fois les retards de développement reconnus.

Face au pouvoir que donnent la connaissance et le statut, la parole des parents pèse parfois peu. Entre professionnels également, la parole n'a pas le même poids.

Parfois les discours des professionnels sont rassurants, alors même que l'expérience des parents dit le contraire. Trouver le professionnel qui entendra les parents et ira chercher un peu plus loin devient la quête du Graal.

Pour éviter l'usure, le burn-out des parents dont la quête s'éternise, il faut les accompagner au plus tôt. Les associations de patients ou de proches (comme PETALES) ont leur expertise à faire valoir, à côté de celle des professionnels.

Le réseau de professionnels doit mettre les personnes concernées au centre. Les parents sont le premier support de l'enfant et doivent donc être parties prenantes de l'aide.

Le réseau de professionnels ne peut pas servir de prétexte à des services de mauvaise qualité, il ne

se substituera pas aux manques structurels mais enrichira par sa capacité de structuration des moyens.

La communication est au cœur du réseau : comment faire pour que tous les intervenants connaissent l'histoire et ne doivent pas faire répéter à la famille la souffrance qu'elle a vécu ?

Le réseau n'est pas un moyen magique, il ne fonctionnera pas tout seul, sans moyens supplémentaires ni sans défauts. Mais il permettra sans doute à des professionnels reconnaissant leurs limites d'orienter plus efficacement des personnes en souffrance vers une aide plus adaptée.

Alors que j'avais écrit un éditorial sur le rôle des parents comme maîtres d'œuvre de la prise en charge éducative de leur enfant (Bulletin n°75, janvier 2009), j'ai retrouvé ce sujet dans une description (par Reine Vander Linden) de ce que vivent les parents d'enfants handicapés comme coordinateurs thérapeutiques. Le rôle du réseau est également de décharger les parents de ce fardeau.

Ce qui m'a interpellé le plus, c'est que parfois les médecins sont impuissants à poser un diagnostic causal d'une déficience. Ils se rabattent alors sur un diagnostic fonctionnel pour compenser tant que possible les effets constatés de la déficience.

En rapportant ce fait à la problématique des troubles de l'attachement, cela explique les errements de professionnels qui essaient – souvent en faisant table rase des expériences ratées de leurs collègues – de traiter les troubles de nos enfants.

Après avoir essuyé tellement de fois l'échec, notre sentiment à PETALES est que le diagnostic causal des troubles de l'attachement est également la clé de la réussite du traitement. La théorie est pourtant disponible, elle est enseignée mais quasiment inutilisée chez nous.

Il n'est pas impossible que des améliorations en matière de prise en compte de **la sécurité interne tant des professionnels que des parents** auxquels un handicap est annoncé ne soit en définitive la meilleure manière d'apporter à l'enfant concerné la sécurité à laquelle il a droit. Une conception qui ne produit que des gagnants alors qu'actuellement, tout le monde (y compris les professionnels) y laisse des plumes.

Jean Broekaert

Novembre/décembre 2010

Voir : <http://plateformeannoncehandicap.be/Aide-Memoire-telecharger-le-livret>